



Arthur Phillips

Né en 1969, Arthur Phillips a écrit quatre romans, dont *Angelica*, qui vient de sortir en français au Cherche midi (traduit par Edith Ochs), et *l'Égyptologue*. Ancien acteur et musicien, il a vécu à Budapest et à Paris, et habite maintenant à Brooklyn. «*Le meilleur romancier américain apparu au cours des dix dernières années*»: c'est ainsi qu'un critique littéraire a salué la parution de *The Song is You*, qui vient de sortir aux États-Unis.

Tous les samedis, l'actualité vue par un intellectuel, un écrivain, un artiste. La semaine prochaine: **Joseph Bialot**.

◆ Par Arthur Phillips



Mon royaume pour un chien

SAMEDI Un autre conte de fées

Curieuses journées. C'est le premier jour de printemps, mais la neige est tombée tout hier. New York est glacial à bien des égards. Il est difficile d'avoir une conversation avec des amis qui ne porte pas sur des problèmes de boulot, les comptes d'épargne qui ont fondu, la crise mondiale, les espoirs et les doutes concernant Obama. Tout le monde blague avec un petit rire nerveux, suivi d'un haussement d'épaules faussement désinvolte, même ceux qui, comme moi, essaient de ne jamais penser à la politique, à l'économie ou à la météo. Cela me rappelle ces semaines, à la fin de l'année 2001, où tout le monde levait involontairement les yeux quand un avion passait dans le ciel, juste pour s'assurer qu'il volait correctement.

Et dans cette atmosphère de peur transie, j'attends dans deux semaines la sortie de mon prochain roman aux États-Unis. Cela semble frivole de penser – et d'espérer – que quelqu'un (et idéalement tout le monde) va trouver en ce moment l'argent pour s'offrir les derniers produits de mon imagination, un autre conte de fées. Je n'écris pas autre chose. Je ne propose aucun avis économique, aucun engagement politique, aucun conseil conjugal. Par ailleurs, je me rappelle que Shakespeare a écrit *Vénus et Adonis* – son œuvre qui se vend le mieux en librairie – pendant la peste de Londres. Les théâtres avaient fermé leurs portes et il fallait bien s'occuper.

DIMANCHE Joyeux anniversaire, fiston!

Aujourd'hui, notre cadet fête ses 6 ans. Évidemment tout le ravis, passer commande pour les gâteaux les plus écœurants, les jeux vidéo d'origine indéterminée, les souvenirs de base-ball, et les livres depuis longtemps épuisés. Il est parfaitement inconscient que le monde avance à petits bonds de lemming vers la dépression et la panique généralisées. De ce fait, pour bien marquer le coup, j'ai décidé que c'était le moment d'éclairer sa lanterne. En bon père de famille, je vais

l'aider à prendre, comme ses grands-parents, une conscience aiguë de la pénurie et du danger pour le reste de sa vie, de sorte qu'il apprendra à compter scrupuleusement ses sous, et que les vertus de l'épargne et de la gestion de son budget seront gravées dans ses gènes. Comme je suis un enfant de l'abondance, qui a eu tous les droits, rempli de désirs insatiables, je crois que le moment est venu de lui révéler que sa génération ne connaîtra jamais la même chance que la mienne. Joyeux anniversaire, fiston!

Aujourd'hui, je vais lui donner une pomme, un peu molle. Et en y mettant les formes, je vais lui offrir, à la place d'un gâteau, deux sachets de sucre individuels piqués dans un café du quartier. Peut-être un bonnet en laine un peu usé. Une bille neuve. Je vais le prendre en photo avec ses petits camarades pendant la balade: nous allons visiter le zoo du quartier, mais seulement pour voir les animaux visibles depuis les grilles extérieures.

LUNDI Brooklyn, résidence littéraire

Brooklyn où j'habite était baptisé jadis «le district des églises». C'est le plus grand quartier de New York et une brève incursion sur Google Earth vous montrera les clochers auxquels il doit son surnom. Je vis dans une de ces églises, reconverties en appartements en copropriété, symbole un

Cela me rappelle fin 2001, quand tout le monde levait les yeux dans le ciel, juste pour s'assurer qu'il volait correctement.

peu tarabiscoté datant d'avant la crise. Désormais, on appelle de plus en plus Brooklyn «le district des écrivains», car 99,86% de tous les écrivains américains logent à présent à quelques kilomètres les uns des autres. Paul Auster est sans doute le plus connu des Français et peut-être celui qui a donné le ton et placé Brooklyn en tête, devant Manhattan, en tant que résidence littéraire, mais il fait partie à présent de milliers, voire de millions d'autres. Nous nous croisons dans les rues et dans

les cafés, comme des ouvriers fatigués, et nous nous empruntons nos procédés littéraires, nos plans marketing, nos idées pour de nouvelles carrières.

Dîner entre amis ce soir. Trois heures de bon vin, de bonne chère et de rires, pendant que tous les enfants s'abrutissent avec la Wii à l'étage. Et à la fin du repas, comme tout le monde s'embrasse pour prendre congé, quelqu'un dit avec une note d'émerveillement dans la voix: «*Dites donc, pas une fois on n'a parlé d'économie de toute la soirée.*» Le silence tombe.

MARDI Le Français le plus populaire d'Amérique

J'ai vécu deux années fort heureuses à Paris, qui sont associées pour moi aux dernières lueurs de ma jeunesse officielle: mon fils aîné était tout petit et pouvait se trimballer partout; je passais mes journées dans les cafés à écrire mon deuxième roman avec mon chien à mes pieds; ma femme enseignait; nous dépensions tout l'argent que j'avais gagné avec mon premier roman; mon deuxième fils est né, un grand moment de joie.

L'an dernier, le Français le plus populaire d'Amérique était Philippe Petit, un titre qui lui revient sans doute chaque année depuis 1974, où il a marché sur une corde entre les deux tours du World Trade Center. Depuis que j'ai vu le film qui lui est consacré, j'ai le fantasme récurrent de le rencontrer, et maintenant j'observe le ciel en cherchant à l'apercevoir, tapi dans les arbres, passant par-dessus les routes embouteillées. On croirait Superman, indifférent aux peurs qui minent la plupart des humains, et je rêve qu'il va descendre du ciel pour m'apprendre comment rester serein en goûtant le paysage.

MERCREDI Gourous à fourrure

En attendant le retour de Petit sur terre, j'ai d'autres maîtres pour m'enseigner la sérénité: des gourous à fourrure qui m'apprennent chaque jour comment vivre sans peur et sans crainte. Ce sont mes deux beagles, Agnes et Hamish. Je passe une partie de mes journées au parc pour chiens de Brooklyn, le meilleur de tout New York. (Venez voir! Tapez «hillside park, brooklyn» sur Google Earth). A cause d'eux, je suis obligé de rester planté sous un arbre à regarder jouer les chiens.

La psychothérapie par la régression canine réduit de façon efficace la capacité de réflexion sur la récession économique. Mon beagle précédent a reçu un accueil chaleureux à Paris et il a apprécié son séjour parisien presque autant que moi. Sa seule réclamation (et la mienne) concernait le manque d'espaces verts réservés aux toutous.

Certains rebelles ont essayé de coloniser une partie des Buttes Chaumont, mais cela n'a jamais été officialisé, de même que les allées de gravier des Tuileries. De sorte que je profite de mes éphémères fonctions à *Libération* pour adresser au maire, Bertrand Delanoë, une supplique. Je vous en prie, Monsieur le maire, formez immédiatement un comité de travail et offrez à Paris le seul luxe qui lui manque. Et vous pouvez l'appeler le «Edgar Phillips Memorial Dog Park». Le buste en marbre (Edgar; 1995-2006) est facultatif.

JEUDI Thérapie canine

Et voilà que le président de l'Union européenne m'apprend que la politique américaine est «le chemin qui conduit à l'enfer». Autant dire que toute la thérapie canine que j'ai suivie est fichue par terre. Il y a quelque chose dans la désapprobation européenne qui rend fous certains Américains comme moi. Soit nous réagissons comme des enfants inquiets qui vous prennent au pied de la lettre («Oh non, pourquoi les Tchèques sont-ils en colère contre nous?»), soit nous faisons semblant de n'être au courant de rien, mais avec un agacement soupçonneux («Pitié! Qu'est-ce qu'il y connaît, ce Tchèque?»).

VENDREDI Manuel de drague

Enfin, tout le monde doit continuer malgré tout. L'économie, les talibans: si mon diplôme d'histoire m'a appris une chose, c'est que le ciel vous tombe toujours sur la tête et qu'il l'a toujours fait. Une précision concernant les artistes délicats (pleurnichards): ils ont davantage de temps libre pour se torturer les méninges, mais en fin de compte, eux aussi doivent s'occuper, même si la peste ravage la ville.

Les poèmes doivent être écrits, même des poèmes inutiles qui n'enseignent ni leçons ni vertus. *Vénus et Adonis* était très populaire auprès des étudiants à l'université, qui le prenaient pour un manuel de drague. Je serais fier de donner une telle œuvre en plein cataclysme.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Edith Ochs